

## Anthropologie et Sociétés



Nicole-Claude MATHIEU (éd.) : L'arraisonnement des femmes. Essais en anthropologie des sexes, coll. Cahiers de l'Homme no 24, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences sociales, Paris, 1985, 251 p.

Marie France Labrecque

Volume 11, Number 1, 1987

Enjeux et contraintes : discours et pratiques des femmes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/006396ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/006396ar>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

### ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Labrecque, M. (1987). Review of [Nicole-Claude MATHIEU (éd.) : L'arraisonnement des femmes. Essais en anthropologie des sexes, coll. Cahiers de l'Homme no 24, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences sociales, Paris, 1985, 251 p.] *Anthropologie et Sociétés*, 11(1), 167–169.  
<https://doi.org/10.7202/006396ar>

WHITEHEAD H.

1981 « The Bow and the Burden Strap »: 31-80, in S. Ortner et H. Whitehead (éds), *Sexual Meanings: the Cultural Construction of Gender and Sexuality*. Cambridge et New York: Cambridge University Press.

ZAPPERI R.

1983 *L'homme enceint*. Paris: Presses Universitaires de France.

Chantal Collard  
Département de sociologie et d'anthropologie  
Université Concordia

---

Nicole-Claude MATHIEU (éd.) : *L'arrondissement des femmes. Essais en anthropologie des sexes*, coll. Cahiers de l'Homme no 24, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris, 1985, 251 p.

Sous ce titre magnifique, Nicole-Claude Mathieu a réuni cinq essais écrits par six auteures, sociologues, ethnologues et linguistes, toutes préoccupées par un aspect ou l'autre du processus de « sexage » social. Processus que l'on peut effectivement comparer à l'arrondissement d'un navire : arraisonner, c'est contrôler.

Domination et violence constituent les fils conducteurs de l'ensemble des essais de ce livre collectif. Pas n'importe quelle domination, pas n'importe quelle violence mais celles qu'exercent les hommes sur les femmes dans une variété de situations historiques et ethnographiques, en passant par notre propre société.

Trois courts articles (Journet, Michard-Marchal et Ribéry, Echard) révèlent des situations où la violence s'exerce avec une certaine subtilité et où, à la limite, les femmes servent, bien involontairement, de relai. C'est notamment le cas décrit par Odile Journet qui montre que chez les Joola du Sénégal le statut des femmes semble relativement favorable. L'apparition de nouveaux rapports marchands a cependant écarté les femmes de certaines fonctions dans le domaine économique. Pourtant, elles ont réussi à conserver une remarquable autonomie dans la production. Même plus, cette autonomie apparaît à la limite comme une compétition entre les hommes et les femmes.

Un examen attentif des conditions dans lesquelles s'exerce ce pouvoir des femmes révèle que ce n'est qu'au prix de l'intériorisation d'une contrainte, la maternité, qu'elles ont réussi à conserver leurs prérogatives sociales. En effet la compétition dans laquelle entrent les femmes ne peut s'effectuer qu'en autant qu'elles sont des mères.

Au gré des changements économiques qui risquent d'ébranler leurs acquis, les femmes n'ont même d'autres solutions que de devenir des hyper-mères. Les hommes n'ont donc nul besoin d'exercer violence et domination sur les femmes : les mères se chargent de préserver l'ordre social, l'ordre des hommes.

La façon dont les mères utilisent leur pouvoir renforce la contradiction entre les sexes. Le fait, par exemple, que les mères consacrent davantage de leurs revenus à l'entretien et à l'éducation de leurs garçons et laissent leurs fillettes de 10-12 ans s'embaucher comme bonnes à la ville présage d'un triste avenir pour ces dernières dans une société changeante. On peut en effet se demander avec l'au-

teure « si les victoires des mères ne signent pas la défaite des femmes ». En ce sens, l'ensemble de l'article conteste l'idée reçue d'un pouvoir des femmes qui ferait contrepoids au pouvoir des hommes.

Avec l'article de Nicole Echard s'appuyant sur la société patrilinéaire hausa de l'Ader au Niger, nous passons de façon plus explicite au domaine de la sexualité. Le contexte dans lequel celle-ci s'exerce est celui du mariage, c'est-à-dire de la pratique hétérosexuelle génitale et de la nécessité de l'engendrement. Or les implications de ce contexte qui, à prime abord, semble peser également sur les hommes et sur les femmes sont plus lourdes pour ces dernières si l'on en juge par le rythme soutenu des naissances. C'est cependant aux hommes que revient le mérite de l'accumulation d'enfants.

Les pratiques sexuelles, les savoirs et les discours à leur propos réduisent ni plus ni moins les femmes au niveau d'instruments au service des hommes. Seuls ces derniers sont ou doivent être actifs, eux seuls ont une chose telle que des pratiques sexuelles. Lorsque le contrôle d'un aspect de la gestion de la sexualité leur échappe, notamment dans les domaines de la fécondité et de la stérilité, ce ne sont pas les femmes qui en sont responsables mais bien des génies. On pourra, en passant, apprécier le caractère explicite de l'inégalité des pratiques sexuelles et de leurs représentations dans ce proverbe entendu en Ader : « Aussi grasse/corpulente que soit la femme, elle n'est que la natte de son mari » (p. 47).

L'organisation différentielle de la sexualité a donc des effets sociaux évidents sur les rapports de reproduction sociale. La sexualité des femmes est nettement subordonnée à celle des hommes et infériorisée. Par extension, dans le domaine idéologique, tout ce qui est de près ou de loin associé aux femmes ou à leurs substances corporelles — lait, sang, etc. — est désormais stigmatisé comme inférieur. Sans être le fondement de hiérarchies inégalitaires, certains traits de la sexualité des femmes n'en sont pas moins utilisés comme marqueurs d'un statut diminué.

Claire Michard-Marchal et Claudine Ribéry, pour leur part, nous invitent à une analyse linguistique des objets de discours « femmes » et « hommes » en ethnologie. Ce n'en est pas moins de marquage qu'elles nous entretiennent aussi, de marquage linguistique.

Sous leurs différentes dénominations, les femmes sont « échangées », « partagées », « conjuguées » mais jamais ne dit-on carrément qu'elles sont « appropriées ». De tels énoncés reposent néanmoins sur un rapport d'appropriation. La négation ou l'occultation de ce rapport n'aboutit pas à sa disparition mais bien à l'invisibilité des femmes au sein du groupe social. On se rappellera la phrase exemplaire de Lévi-Strauss : « Le village entier partit le lendemain (...), nous laissant seuls avec les femmes et les enfants dans les maisons abandonnées » (p. 156). La dissymétrie entre hommes et femmes est ici remarquable : les premiers sont « animés », les autres sont « non animés ». Les auteures ont trouvé là, dans la catégorie « animation », un des fondements de leur analyse. Elles tentent notamment de réconcilier les points de vue linguistique et sociologique au sujet du langage.

Occupant à eux seuls près des trois quarts du livre, les articles de Tabet et de Mathieu plongent résolument dans le cœur du problème : la contrainte. Alors que Tabet se demande en quelque sorte comment nous, les femmes, en sommes arrivées « là », Mathieu s'attaque à certaines idées en vogue à propos de la violence et de la domination. Écrits dans ce qui semble être une complicité amicale, les deux articles doivent être lus et analysés en continuité l'un avec l'autre.

Dans cet article tout aussi substantiel que celui publié en 1979<sup>1</sup>, Paola Tabet nous entretient de l'exercice social de la sexualité. À l'aide de données ethnographiques et d'exemples plus proches de nous, elle montre que les manipulations de la sexualité et de la reproduction ne sont nullement des phénomènes récents. Ces manipulations ont été et sont possibles d'abord et avant tout parce que les femmes ne sont pas biologiquement contraintes à la reproduction : plutôt qu'un atout, cette réalité s'est transformée en entrave pour les femmes. L'institution du mariage a assuré aux femmes le maximum de possibilités à ce que l'auteure appelle le « risque de grossesse ». C'est également dans ce cadre que l'on a progressivement appris à effectuer une gestion plus précise de la reproduction.

<sup>1</sup> Paola Tabet, « Les mains, les outils, les armes », *L'Homme*, XIX 3-4: 5-61, 1979.

Le contrôle croissant exercé sur la reproduction permet de parler de la sexualité des femmes en terme de domestication. Celle-ci a consisté plus précisément en une dissociation de la sexualité et de la reproduction. Cette dissociation, à son tour, s'est effectuée en divisant les femmes selon des catégories hiérarchiques (femmes légitimes pour la procréation et prostituées pour le « plaisir ») et selon des catégories d'âges.

La domestication de la sexualité a également rendu possible l'exploitation de la reproduction, celle-ci étant entendue comme un travail social. Au passage, l'auteure signale, en s'appuyant sur Vandelac, que la seule raison pour laquelle la reproduction n'apparaît pas dans le champ conceptuel du travail selon Marx, c'est que ce dernier en aurait exclu préalablement les femmes. Une fois replacé dans ce champ, la reproduction se présente bel et bien comme un travail exploité dans le même sens où la force de travail en général l'est lorsque le produit échappe à son contrôle. Actuellement en effet, cette logique atteint des proportions insoupçonnées il y a seulement quelques années : pensons seulement à la conception *in vitro* et à la location d'utérus.

Mais plus que tout autre apport, cet article contribue à faire reculer les frontières entre nature et culture. Ainsi ce qui apparaissait comme une reproduction effrénée dans le fait que nos grands-mères avaient deux douzaines d'enfants se révèle à l'analyse la manifestation d'une reproduction forcée, manipulée par des pratiques sociales séculaires.

La violence inhérente à ces manipulations sera soulignée par l'autre contribution majeure de ce livre, l'article de Nicole-Claude Mathieu. Il s'est en effet trouvé des auteurs, plus précisément des ethnologues comme Maurice Godelier pour affirmer que « ... des deux composantes du pouvoir la force la plus forte n'est pas la violence des dominants mais le consentement des dominées à leur domination » (p. 185). Tout en reconnaissant ses mérites à l'ethnographie de cet auteur, Nicole-Claude Mathieu réussit à préciser ce qui, dans cette formule, traduit un biais androcentrique plutôt qu'une réalité sociale.

Elle montre d'abord que le pouvoir repose sur la violence. Pas la violence abstraite mais bien la violence physique que les hommes exercent sur les femmes, la menace du viol n'étant pas la moindre. Par la suite, en examinant les effets de ce type de menace dans la conscience des femmes, elle souligne le caractère dérisoire de parler de consentement. De quelle sorte de consentement peut-il donc s'agir dans le contexte d'une domination basée sur la contrainte quotidienne et sur la violence institutionnalisée ou individuelle ? Qu'il n'y ait pas de violence physique immédiate ne change rien au fait qu'elle soit imprimée dans un « coin de la conscience ». Plus que de socialisation il s'agira ici de « dressage » des femmes.

Sans parler de consentement des dominées, d'autres ethnologues ont proposé la notion d'autonomie des femmes comme contrepoids à la domination, notamment au niveau de la vie domestique. Bien sûr, malgré la domination, les femmes bougent encore : elles ne sont pas mortes. Doit-on s'en étonner ? Nicole-Claude Mathieu pense donc que l'on ne peut vraiment « dénoircir » le tableau de l'oppression en recourant à cette notion d'autonomie. Il faut plutôt être attentives aux façons contradictoires qu'ont les femmes de vivre l'oppression. Dans ce contexte quelles sont les valeurs qui pourraient devenir « libératrices » ? Puisque c'est la sexualité qui a fait l'objet des manipulations sur lesquelles repose le plus la domination, on présume que c'est de ce domaine que surgiront de telles valeurs. En ce sens l'homosexualité féminine ne serait-elle pas la véritable menace à la domination masculine ?

Implicite et incisive, l'argumentation de Nicole-Claude Mathieu se base sur une littérature ethnographique variée. Cette démarche n'a pourtant rien d'exotique : en relatant aussi des expériences vécues, elle montre en effet que la domination continue de s'exercer quotidiennement autour de nous. Les productions intellectuelles traduisent quelquefois cette domination et lui servent aussi de support. Toutes les auteures de ce livre l'ont d'ailleurs très bien montré.

Marie France Labrecque  
Département d'anthropologie  
Université Laval